

Pourquoi

Marie-Andrée Lamontagne

Number 62, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2015). Review of [Pourquoi]. *L'Inconvénient*, (62), 50–52.

POURQUOI

Marie-Andrée Lamontagne

Tous les lieux communs et autres proverbes lénifiants sur l'unique vie qui vous est donnée et le fait qu'il faut savoir vivre avant qu'il ne soit trop tard n'empêchent pas que se vérifie régulièrement la justesse du constat : une vie, c'est trop peu, là où il en faudrait dix ou vingt. C'est que l'éventail des vies possibles n'est pas seulement vaste. Ce n'est là qu'une partie du problème, qui tient plutôt à l'aspect arbitraire de la vie qui échoit à chacun. Pourquoi naître en ce lieu et à ce moment ? Pourquoi dans cette famille ? Pourquoi a-t-il fallu cette chaîne inexorable de causes et d'effets pour en arriver à la situation présente ? Heureux de son sort ou insatisfait, chacun peut vouloir changer de vie à partir du moment où la curiosité, qui met l'homme en mouvement, est la plus forte.

Blabla théorique. Voici de quoi il en retourne dans les faits, suivant l'ingénieux dispositif conçu par la romancière anglaise Kate Atkinson, dans *Une vie après l'autre* : une petite fille, puis une adolescente, puis une jeune femme doit souvent se défendre d'un sentiment de déjà-vu, qui va parfois jusqu'à lui faire anticiper la tournure des événements ou à la faire désirer en infléchir le cours, cela quand elle n'en est pas tout simplement la victime impuissante. Qu'on se rassure. Le personnage d'Ursula Todd

n'est pas le prétexte à une variation sur le thème éculé du voyage dans le passé dont le protagoniste revient avec une terrible et inutile connaissance de l'avenir. Une telle intrigue s'inscrirait encore dans un ordre des choses familier. Or la vie d'Ursula, amorcée le 11 février 1910, à Beaconsfield (petite ville semi-rurale située à une quarantaine de kilomètres au nord de Londres), diffractée en plusieurs facettes, toutes avérées et portant à conséquence, répond plutôt à une conception non linéaire du temps, sans passé ni avenir, où règne un présent éternel et monstrueux, gros de toutes les formes et déroulements de l'existence qu'il contient.

Ah. Des potentialités, direz-vous, soucieux de ramener l'affaire à des proportions concevables par l'esprit. Comme si vivre revenait à choisir entre divers scénarios. Non : dans *Une vie après l'autre*, les choses arrivent vraiment, successivement, dans le désordre et suivant une nécessité quasi organique. De quoi être inquiet, en effet.

Dès le départ, les variations s'enchaînent dans l'existence d'Ursula. L'enfant naît alors que le docteur appelé d'urgence est retardé par d'abondantes chutes de neige. Le bébé vient au monde le cordon ombilical autour du cou et quitte aussitôt ce bas-monde. Non. Arrivé à temps, le docteur coupe ce qui



doit l'être et annonce à la ronde que le bébé est une belle grosse fille. C'est plus tard qu'il se met à neiger, ce qui l'oblige à dormir sur place. Et ainsi de suite.

De l'une à l'autre situation, Sylvie, la mère, est demeurée la même : immature. Ayant grandi à Mayfair, quartier huppé de Londres, elle en est chassée par la mort prématurée d'un père qui met au jour des dettes, une vie dissipée insoupçonnée, une richesse fragile. La mère et la fille s'enfoncent dans la pauvreté ; pour la seconde, le mariage avec un banquier rencontré au guichet de la poste devient la seule issue. Elle a

dix-huit ans. Il l'aime, lui offre confort et respectabilité. Elle ne peut que saisir sa chance et, même si cette vie la laissera bientôt insatisfaite, elle ne sortira pas du cercle ainsi tracé autour d'elle. Les bébés naissent rapidement. Ursula est la troisième. Un frère, Teddy, la suivra, conçu dans l'émotion des retrouvailles, quand Hugh sera démobilisé en 1918.

De son côté, Ursula aura eu le temps de mourir plusieurs fois, par exemple à cinq ans, en glissant du toit où elle s'était aventurée pour y rattraper sa poupée que son frère aîné, le méchant Maurice, avait balancée dehors, depuis la fenêtre de sa chambre. Ou de manière plus glorieuse quand, en Bavière, en 1930, elle attende à la vie d'Hitler, pour l'heure une sorte d'agité du bocal dans les cafés de Munich et qui n'a pas encore mis l'Europe à feu et à sang. Imbu de lui-même, l'ambitieux politicien ne se méfie pas de cette jeune Anglaise qui est venue en Allemagne pour un séjour linguistique et n'en est jamais repartie, puisqu'elle y a trouvé mari et pays, comme on l'apprendra plus loin. Combien de lecteurs d'*Une vie après l'autre* ne se reconnaîtront-ils pas dans ces destins qui se jouent sur une décision pas toujours mûrement réfléchie – service militaire, bourse, voyage, rencontre – et conditionnant tout le reste ? La force de Kate Atkinson est d'en montrer ici la terrible légèreté, avec pour corollaire la fragilité de l'être humain qui n'aura pas trouvé meilleur appui que la béquille du libre arbitre, notion philosophique qui est au mieux une illusion raisonnée, si l'on s'arrête à tout ce qui dans une vie échappe à la volonté.

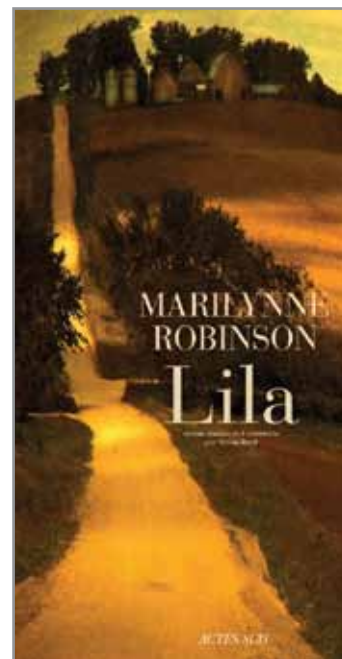
Il y a la personne d'Ursula. Il y a son entourage : Teddy, le jeune frère adoré ; la petite bonne irlandaise, Bridget ; la cuisinière, Mrs Clover, qui se double d'une intendante redoutée et nécessaire, vu le jeune âge de la maîtresse de maison ; l'émancipée et moderne Izzie, sœur de Hugh, que ce dernier sauvera du déshonneur en l'arrachant des bras du jeune homme avec lequel elle s'est enfuie en France et qui l'a mise enceinte ; et bien d'autres figures qui composent le milieu dans lequel évolue Ursula. Comme des fétus de paille, les uns et les autres sont emportés dans le tourbillon de leurs existences multiples. Tantôt

Jimmy meurt enfant, tantôt son bombardier s'écrase, tantôt il est de retour alors que tous le croyaient mort. Là, Bridget s'en va à Londres pour y célébrer l'armistice avec son amoureux et en revient avec le virus d'une grippe espagnole foudroyante, dont elle mourra, non sans l'avoir introduit dans la maison de ses maîtres. Mais ici, ayant fait une chute dans l'escalier au moment du départ (à vrai dire poussée par une jeune Ursula douée de prescience), la petite bonne, clouée au lit, doit renoncer à son escapade dans la capitale.

Maintenant, une très ignorante Ursula adolescente, avant même d'avoir compris ce qui lui arrive, est violée par un ami de son frère Maurice, qui a décidé de mauvaises fréquentations. Plus tard, ce n'est qu'un baiser que veut lui arracher le jeune malotru, qui est giflé avec vigueur et bat en retraite. Un jour, Ursula, devenue allemande, épouse et mère, vit les derniers mois de la guerre sur le continent, de l'autre côté de la frontière, où elle connaît la faim et la misère ; assiste à l'avancée des Russes dont les femmes, jeunes et vieilles, doivent craindre le pire ; enfin meurt d'inanition, en accueillant la mort comme une délivrance. Pourtant, à un autre moment, pendant cette même guerre, une Ursula énergique mène une vie de femme libre, employée au ministère le jour, auxiliaire civile en tout temps dans Londres bombardé, où elle dispense les premiers secours aux survivants ou aide à dégager les corps, selon l'intervention qui s'impose. Dans une autre vie encore, et dans la foulée du viol initial, elle est sans tonus, prisonnière d'un mariage malheureux et d'un mari anglais qui la bat.

Le changement de perspective, la réalité vue dans le regard de l'autre, un tour différent donné à l'existence : l'effet produit par ces variations multiples au sein d'une même histoire n'est pas de l'ordre de l'addition. Il introduit une cohérence causale dans l'apparent désordre de la vie et oblige à considérer la réalité dans toutes ses possibilités.

Le roman est émaillé de nombreuses citations littéraires, celles-ci jamais de trop, jamais pédantes, presque toujours déformées par la mémoire du personnage qui en fait usage. Chaque



fois, Ursula, qui a un peu lu, ne peut s'empêcher de corriger doucement son interlocuteur ou de rectifier la citation dans son for intérieur. Cette insistance laisse voir ce qui pourrait bien être l'un des enjeux du roman. Et si vivre, c'était essayer, encore et toujours, une fois, et puis une autre, jusqu'à trouver la voie où coïncider avec soi-même ?

On l'aura compris : le temps est la grande affaire de Kate Atkinson, nourrie d'histoire, de littérature et de philosophie. Déjà, avec *Dans les coulisses du musée*, son premier roman paru en 1996 et qui l'imposa sur la scène littéraire britannique, elle s'employait à le démonter et à le remonter avec une précision donnant le vertige. De l'imagination de la romancière, qui vit aujourd'hui à Édimbourg, sortit également une série de romans policiers mettant en scène le personnage troublant et tourmenté de l'ex-privé Jackson Brodie. Dans *Une vie après l'autre*, Atkinson fait s'imbriquer avec maestria les boîtes de multiples existences pour mieux dessiner celle d'Ursula qui les contient toutes. En anglais, le roman se prolonge dans un second volet, *A God In Ruins*, paru il y a peu.

« Je t'aperçus en train de te débattre dans ton sang »

Il n'empêche, la question demeure : pourquoi les choses se passent-elles comme elles se passent ? Posée à un vieux pasteur calviniste, cette question prend des accents théologiques, surtout quand celle qui interroge ne compte plus les coups durs que l'existence lui a infligés. Elle s'appelle Lila Dahl, n'a confiance en personne, ne peut être sûre de rien, et d'abord de ce nom, qui lui fut donné par l'institutrice au cours de l'unique année où elle fréquenta l'école ; et encore moins de l'identité de sa famille de vauriens, où, dans une bicoque en permanence envahie d'inconnus, la mère, un soir, sur l'ordre du père exaspéré par ses pleurs, flanque dehors l'enfant malade et referme la porte. C'est d'ailleurs là, sous l'auvent, alors que la nuit est tombée depuis un moment et que le froid et la fièvre la font trembler, que la petite est trouvée et emportée – volée, dirait la justice – par la servante Doll prise de compassion. Et les voilà toutes deux jetées sur les routes du

Midwest, dans la grande misère des années 1930.

Cela pour le cadre. Mais alors on n'aura rien dit de la substance dont est fait l'éblouissant *Lila*, de l'Américaine Marilynne Robinson. En quoi un roman peut tenir tout à la fois de la rumination poétique et de la théologie en acte ; émouvoir tout en agitant des sujets aussi immenses que l'injustice, la souffrance des enfants, le mal ou la grâce, cette vieille lune née de l'esprit de Calvin qui avait lu Augustin ? Il est aussi difficile de répondre à cette question qu'il ne l'est pour le vieux révérend Ames, veuf, pasteur et fils de pasteur, de comprendre ce qui remue en lui quand peu à peu, avec méfiance, Lila, maintenant femme mûre et qui en a bavé, se laisse apprivoiser et sort de la cabane où elle a trouvé refuge, non loin du village de Gilead, en Iowa – trois maisons, une église, une route qui fait signe.

Au fil des mois, dans le tremblement et l'inquiétude, ces deux-là se livreront à une intense dispute métaphysique, qui sera chez elle maïeutique, chez lui « docte ignorance » qui régénère. *Lila* est le troisième tome d'une trilogie romanesque. J'ignore si les deux premiers

(*Gilead* et *Chez nous*, dans leur traduction française) font se répondre avec un semblable bonheur l'archaïsme des prophéties d'Ezéchiel ou de la plainte de Job, leur extrême raffinement poétique combiné à la brutalité du monde dont ils rendent compte, et celui propre à la tournure d'esprit de la femme qu'est devenue Lila, pourvue d'une grande intelligence spéculative, mais qui ne perd jamais de vue l'âpreté de la condition humaine, puisque tel aura toujours été son lot – sauf à la fin, quand l'amour aura fait se dilater le temps dans l'éternité.

Je l'ignore, oui. Heureusement, cette ignorance-là se corrige aisément. ■

UNE VIE APRÈS L'AUTRE

Kate Atkinson

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)

par Isabelle Caron

Grasset, 2015, 526 p.

LILA

Marilynne Robinson

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Simon Baril

Actes Sud, 2015, 358 p.

Il n'y a que les fous

nouvelles



L'instant même

Nouvelles. 150 pages ; 19,95 \$
Aussi disponible en PDF et ePub

Il n'y a que les fous

François Blais
Jean-Simon DesRochers
David Bélanger
Mélikah Abdelmoumen
Mathieu Leroux
Andrée A. Michaud
Jean-Michel Fortier
Olivia Tapiero
Pierre-Luc Landry
Jean-François Chassay

Nouvelles rassemblées et présentées par Cassie Bérard

L'instant même
www.instantmeme.com